

PATRICK BAUWEN

MONSTER

r o m a n

ALBIN MICHEL

Pour Laetitia

*Et toutes les routes que nous devons prendre sont tortueuses
Et toutes les lumières qui nous guident sont aveuglantes
Il y a tant de choses que je voudrais te dire
Et je ne sais pas comment
Peut-être seras-tu
Celui qui me sauvera ?*

OASIS – *Wonderwall*

JE M'APPELLE Paul Becker, et j'ai besoin de vous.
« *Vous ne me connaissez pas* », dis-je dans le combiné.
« *Enfin je suppose, à moins d'être l'un de mes patients.*
Mais vous avez peut-être reconnu mon nom. Je suis ce
médecin dont la photo circule dans les journaux... »

Ma voix tremble. Surtout ne pas flancher.

« *Je vous en prie, ne raccrochez pas. Il ne faut pas croire ce*
qu'on raconte... Je n'ai pas commis ces choses épouvantables. Ça
paraît complètement dingue, mais vous devez me faire
confiance. »

Une longue inspiration. Puis je me lance :

« *Alors voilà. En ce moment même, un enfant se promène tout*
seul près de chez vous. Et à l'instant où je vous parle, il est en
danger de mort. Parce que quelqu'un... quelqu'un est là pour
l'assassiner. »

Je reprends mon souffle.

« *Vous n'êtes pas habitué à recevoir ce genre d'appel de*
détresse, je sais. D'ailleurs ça me semblerait fou à moi aussi.

Mais si vous ne faites rien, si vous n'écoutez pas ce que je vous dis, croyez-moi, cet enfant va mourir. »

Va à l'essentiel, Paul.

« Et s'il meurt, d'autres victimes suivront. À moins que vous ne fassiez ce qu'il faut pour l'empêcher. »

J'ai débité ça d'une traite, les doigts crispés sur l'appareil téléphonique. Je me demande bien l'impression que ça vous fait à l'autre bout.

« Une minute de votre temps, c'est tout ce que je demande. Écoutez-moi, puis ce sera à vous de décider. »

On y est, me dis-je en m'essuyant le front. Je n'ai plus qu'à vous raconter le reste. Faire appel à votre intelligence et à votre courage.

Vous persuader de croire à ma version de l'histoire, quel qu'en soit le prix.

Parce que, au final, tout va dépendre de vous.

PREMIÈRE PARTIE

LA TEMPÊTE

1

Douze jours plus tôt

J'OBSERVE LA TEMPÊTE nocturne à travers la fenêtre. Observer est un grand mot, on n'y voit pas à trois mètres. Le halo fantomatique du lampadaire perce à peine les ténèbres. Il pleut tellement que les silhouettes grises des véhicules garés sur le parking ressemblent aux mausolées d'un cimetière. Un éclair zèbre le ciel de temps à autre. Il doit y avoir au moins cinq centimètres d'eau en bas des marches qui conduisent à notre petite consultation. C'est toujours comme ça dans ce coin de Floride pendant la saison des ouragans. Et bien entendu il n'y a pas un patient. Qui serait assez cinglé pour venir consulter par un temps pareil ? Donc je ne vais rien gagner ou presque, et j'ai encore sacrifié une soirée en famille pour rien.

Je pousse un soupir.

– T'as peur, Pa ?

– Non. Et toi ?

– Moi non plus.

J'ai mon portable collé à l'oreille et le front appuyé contre la

vitre. Grâce au superbe climatiseur que j'ai fait installer la semaine dernière (un Carrier dernier modèle, la peau des fesses), la salle d'attente est fraîche. Un peu trop même, mais c'est ça ou crever de chaud pendant la journée.

- T'as soigné des enfants ? me demande Billy dans le combiné.
- Quelques-uns.
- C'était grave ?
- Pas vraiment.
- Y z'avaient mal ? Y saignaient ?

C'est toujours pareil avec Billy. Tout ce qui l'intéresse, c'est de savoir si j'ai vu des gens amochés. Les bras cassés, le sang, il adore. Encore mieux s'il y a des histoires de vomi ou de tête fendue en deux.

Billy est mon fils. Il a six ans. C'est le mec le plus cool du monde – avec son père, bien entendu.

– Hon, hon, je réponds distraitement, car mon attention vient d'être attirée par un gyrophare sur la route.

Un gyrophare, ça veut dire du boulot. Une ambulance qui m'amène quelqu'un ? Bizarre car Connie ne m'a transmis aucun appel.

D'ordinaire les sociétés d'ambulances privées dirigent les patients vers l'hôpital du secteur. On peut aussi faire appel à moi, bien entendu, mais je suis censé donner mon accord avant.

Que je vous explique : je travaille dans une *Walk-In Clinic*, autrement dit une modeste consultation sans rendez-vous. La mienne ressemble à une petite maison. La façade est ornée d'une fière enseigne clignotante. D'élégants stores rouges avancent au-dessus des fenêtres et un parking de vingt places bordé de thuyas accueille les véhicules des patients, quand les places ne sont pas squattées par les clients du fast-food mitoyen.

L'aménagement intérieur comporte une salle d'attente confortable (avec mes diplômes accrochés aux murs), deux bureaux médicaux, deux box d'examen entièrement équipés (fluides, oxygène et matériel de déchocage), ainsi qu'une salle de repos avec

machine à café et frigo (décoré des inévitables magnets débiles), et un local d'archives.

Les examens complémentaires sont réalisés de l'autre côté de la rue par un cabinet de radiologie et un laboratoire privés. Sauf qu'à cette heure-ci, bien sûr, ils sont fermés.

Quoi, pas de lits d'hospitalisation ? Pas de services de chirurgie, de blocs opératoires et d'internes en blouse blanche qui déboulent avec un brancard en hurlant « Bon sang, qu'est-ce qu'on a ? ».

Non. Une *Walk-In Clinic* ce sont de simples locaux qu'on peut installer entre votre vidéo-club et le restaurant chinois du coin. On y donne des consultations privées, comme chez votre médecin de famille, mais sans rendez-vous et uniquement réservées aux petites urgences dites « non vitales ». Voilà pour la théorie.

La vérité, c'est que n'importe qui peut se pointer. N'importe quoi peut arriver. Et vous êtes l'unique médecin pour le prendre en charge.

Dans la région, personne n'a jamais osé ouvrir un truc pareil en horaires de nuit.

Moi, si.

Le gyrophare passe devant les arcades du centre commercial et tourne tranquillement à l'angle de Goodlette-Frank Road et White Sand Boulevard. Un léger picotement vient me chatouiller la nuque. Le véhicule peut encore se diriger par ici. Tout dépendra de ce qu'il décidera de faire au prochain carrefour.

Je me tourne vers le comptoir d'accueil derrière moi.

– Connie ?

Elle secoue la tête sans même lever les yeux de son *Cosmopolitan Spécial Été : perdez vos kilos grâce à notre régime révolutionnaire*.

Sa moue dubitative en dit long sur ce qu'elle pense de la révolution en question.

Connie est mon infirmière-secrétaire-femme de ménage-sauveuse des âmes en détresse pour ce soir. Une seule personne pour m'aider ? Oui. Notre consultation n'a que quelques mois

d'existence et on n'a pas les moyens de s'offrir mieux pour l'instant. Connie est un peu abrupte, mais c'est une perle. Un regard, un geste et elle anticipe avec une remarquable intelligence. Sans compter le fait qu'elle sait détendre et faire rire les patients.

Nouvel éclair. Puis la nuit.

Le gyrophare s'est éteint. Fausse alerte. L'ambulancier devait regagner sa base.

Je repose mon front contre la vitre. La lumière du lampadaire a encore diminué. Le bruit des trombes d'eau qui se déversent à quelques centimètres de mon visage sans me toucher possède quelque chose d'angoissant et de délicieux.

Le combiné est toujours près de mon oreille. Billy doit faire la même chose que moi à l'autre bout. J'entends sa respiration – à moins qu'il ne s'agisse de la télé dans sa chambre. On peut rester de longues minutes ainsi sans avoir besoin de se parler. Simple-ment en contact. C'est le genre de moment que je n'ai jamais connu avec mon père, alors j'en profite.

Éclair, nuit.

Je me laisse doucement hypnotiser par la situation. Il est vingt-deux heures trente et c'est l'une des soirées les plus mornes de l'année. Il fait vraiment très noir à présent. Pas une seconde je ne me doute de ce qui va suivre.

Éclair.

Un homme entièrement nu, la tête en sang, me fait face derrière la fenêtre. Il écrase ses poings contre la vitre. Me fixe de ses yeux exorbités.

Nuit.

– Nom de Dieu !

Je bondis en arrière tandis que mon rythme cardiaque pique une accélération. Des coups retentissent contre la porte. Boum, boum, boum, dans ma poitrine. Connie consulte brièvement la caméra de surveillance. Se précipite. Ouvre.

– Papa ? fait le combiné.

– Je te rappelle, dis-je à Billy en refermant le clapet de mon portable.

L'adrénaline pulse dans mes veines. J'aime et je n'aime pas. C'est un peu pour ça que je fais ce métier. Il faudra que je réfléchisse à ce bizarre paradoxe un de ces quatre. Mais pas maintenant. Parce que là, tout de suite, le type en sang vient de s'étaler sur le sol de ma consultation. Il est suivi de près par un inspecteur de police à la carrure tellement impressionnante qu'elle évoque l'un de ces petits châteaux gonflables sur lesquels les enfants rebondissent dans les aires de jeux.

Le représentant de l'ordre hoche son énorme tête en guise de bonsoir, exhibe sa plaque à Connie, puis la range dans la chemise à fleurs qu'il porte sous son costume distendu et trempé. Mon infirmière a déjà posé un genou à terre et tient un lot de compresses à la main.

– Qu'est-ce qu'on a ? demande-t-elle.

Son ton est aussi détaché que celui d'un client feuilletant le menu du jour au restaurant.

– Vous n'allez pas le croire..., commence l'inspecteur.

– Allez-y, dit-elle. Je possède une imagination débordante.

– Cet individu faisait de la gym sur la plage. Entièrement à poil.

Connie hausse un sourcil.

– En pleine tempête ?

– Y prétend que c'est vivifiant. Son manteau gisait sur le sable.

Le policier secoue dans les airs le manteau en question. Un long vêtement de cuir noir dont l'étiquette mentionne une marque de luxe. Le flic l'agite en tous sens tandis qu'une pluie scintillante d'objets personnels se répand sur le sol, saupoudrés de grains de sable.

– Ah, voici ses papiers...

L'inconnu demeure impassible. J'en profite pour le détailler.

Ses cheveux sont longs et noirs, noués en arrière par un mince ruban de soie. Peau soignée, torse musclé, fesses étroites, bron-

zage intégral. Seuls ses bras et ses jambes détonnent avec le reste : ils sont bizarrement allongés, au point d'évoquer les pattes d'un insecte.

Sans doute l'un de ces prostitués androgynes venus des clubs de Miami Beach, me dis-je. Certains n'hésitent pas à racoler loin de chez eux si la paye est bonne.

Je note au passage l'épilation de ses parties intimes.

Connie ne bronche pas.

– Que lui est-il arrivé ? demande-t-elle en lui appliquant une compresse sur le front.

– Le pauvre s'est cogné en grimant dans ma voiture de patrouille, répond le flic avec un sourire. Rien de méchant.

L'homme à terre émet un grognement de protestation. Connie l'aide à se relever. Ça n'a pas l'air trop grave. J'enfile des gants stériles taille 7 1/2 pendant que mon infirmière l'installe sur la banquette d'examen dans le box n° 1.

Le flic nous observe, son sourire goguenard toujours vissé sur les lèvres. Il fait quelques pas et ses semelles abandonnent de grosses marques boueuses dans la salle d'attente. Il note mon regard, destiné à ses chaussures autant qu'à son histoire, dont je n'ai rien gobé.

– Désolé pour les traces, dit-il.

Il n'a pas l'air d'en penser un mot.

– L'hôpital était plein ? fais-je en laissant claquer les gants en latex sur mes poignets avec juste ce qu'il faut d'exaspération.

– La route est impraticable.

– Ah oui ?

Sa Crown Vic Police Interceptor là-dehors – celle que j'ai prise pour une ambulance avec son gyro – peut largement affronter ça, et pire.

Le flic se gratte le menton.

– Ils sont débordés.

– Dis plutôt que t'avais pas envie de patienter trois plombes.

– J'avais pas envie de patienter trois plombes.

Ni de faire un rapport, ai-je envie d'ajouter. Mais je me retiens. Nos regards s'affrontent quelques instants au-dessus du sol maculé de sang, d'eau et de boue.

Roulement de tonnerre dans le lointain. La tempête s'éloigne.

Il lâche un soupir.

– Paul. Rafistole-moi ce type, s'il te plaît.

Je lève les paumes vers le ciel en signe de capitulation.

– OK, Cameron.

– Je te remercie.

– C'est ça...

L'inspecteur Cameron Cole est mon meilleur ami depuis l'école primaire.

Je pénètre dans le box. Mon patient n'est pas au mieux de sa forme. J'espère que Cam ne l'a pas trop amoché. Je me penche vers sa blessure.

– Ça vous convient ? demande Connie.

Elle a désinfecté et rasé la plaie sur une surface adéquate. Une coupure de trois centimètres fend l'arcade sourcilière et remonte vers le front. Je tire sur les berges qui s'écartent avec un bruit humide de succion. Connie tamponne le sang à petits coups de compresses. On voit la surface blanche de l'os frontal, comme c'est souvent le cas, mais il n'y a ni fracture apparente ni vaisseau à suturer. Je relâche.

– On va faire un collage.

Mon infirmière sort un set stérile, ôte la pellicule de plastique et le dispose sur un plateau métallique à roulettes pendant que je choisis mes instruments.

Cole en profite pour s'approcher dans mon dos.

Clic, clic.

Lorsque je me redresse, je découvre le poignet de l'homme emprisonné dans une menotte, l'autre bracelet relié à la banquette d'examen.

– Pour ta sécurité, explique Cole, l'air faussement ennuyé. Je

ne voudrais pas que mon suspect bondisse de douleur lorsque tu vas le perforer avec ton aiguille.

Je fronce les sourcils. J'ai horreur qu'on essaie de faire peur à mes patients.

– Il n'a pas besoin de points. Je vais employer de la colle à suture.

Je sors un petit bâtonnet renfermant un liquide bleu.

– 2-octyl cyanoacrylate. Comme de la Super-Glue, version stérile. On pince les berges et on l'applique par-dessus la plaie, à la surface de la peau. C'est totalement indolore.

– Oh, la souffrance ne m'effraie pas...

Ce sont les premiers mots que prononce l'inconnu. Il a parlé d'un ton neutre, aucunement menaçant. Ses doigts entrelacés reposent sur son ventre, aussi paisibles qu'un nœud de vipères endormies.

– Je vous demande pardon ? dis-je.

Son visage blafard sous la lumière du scialytique se tourne vers moi.

– Les médecins. Quelle chance formidable vous avez. Côté la mort, ce doit être terriblement grisant, n'est-ce pas ?

Ses yeux sont si noirs que j'ai du mal à en distinguer les pupilles. Je regarde mieux. Non, elles sont là, même pas dilatées. Il n'a donc pas pris d'amphétamines, ni de cocaïne. Et son haleine ne sent pas l'alcool.

– Le résultat esthétique sera bon, poursuis-je comme si de rien n'était. Mais vous devrez appliquer une crème cicatrisante et éviter une forte exposition au soleil au cours des six prochains mois.

Je me sens idiot. Ce type a réussi à me mettre mal à l'aise. Je procède au collage pendant que Cameron feuillette son portefeuille. Dès qu'il aura sorti les papiers, Connie enregistrera ses coordonnées dans l'ordinateur. Et on aura fini.

– Ne t'inquiète pas pour tes honoraires, dit Cole. Le bureau de police réglera la note.

– Je ne m'inquiète pas.

Je maintiens la plaie fermée entre mes deux doigts, badigeonne la surface, compte cinquante secondes le temps que la colle adhère, puis je relâche le tout.

– Terminé, dis-je en m’adressant à Connie.

Je croise ses yeux. Et devine la suite à la façon dont ils s’écarquillent.

Ça me pétrifie.

Connie Lombardo est le calme en personne. Elle a travaillé dans un grand hôpital de New York. Elle a vécu le 11 Septembre en direct. Rien ou presque ne peut la perturber à moins d’être vraiment, *vraiment* grave.

Puis la main du type se referme sur la mienne.

La seconde d’après, mon avant-bras remonte brutalement dans mon dos. La douleur est tellement violente que des éclairs blancs me traversent le crâne. Mon corps obtempère de lui-même, je bascule en avant et m’étale de tout mon long.

– Nom de Dieu ! beugle Cameron.

Connie crie. Je relève la tête. Cameron a dégainé son pistolet, mais un truc brillant de la taille d’une assiette traverse les airs. Je devine qu’il s’agit du plateau à suture : il percute son poignet et lui fait lâcher son arme. Puis un pied vient écraser ma colonne vertébrale.

– Pas un geste, toubib ! gronde l’inconnu au-dessus de moi.

Mais j’entends soudain une cavalcade évoquant la charge d’un rhinocéros et le poids sur ma colonne disparaît. Un bruit de chute et un fracas métallique explosent dans mon dos. J’en déduis que Cameron a laissé tomber l’option « pistolet » au profit de celle, plus efficace, de « j’tte rentre dedans et j’tte pète les dents ».

La table d’examen a valsé sur le sol, rejointe par les deux hommes qui s’empoignent. Cameron cogne une fois. Deux. Mais le type ne réagit pas de la façon prévue : ses mouvements sont étonnamment fluides, comme s’il exécutait un ballet de nage synchronisée. Il évite l’assaut et ses membres s’enroulent autour du cou de Cameron tels des boas constrictors. Mon ami décide de passer

aux choses sérieuses et lui fait exécuter une pirouette qui l'envoie s'écraser face contre terre.

Je remarque alors le poignet de mon ex-patient : il est libre. Ce qui signifie qu'il a trouvé le moyen de s'extraire de sa menotte en acier, qui pend, *toujours fermée*, à la table d'examen.

– Mince alors, dis-je en m'asseyant. Comment il a fait ça ? Il est magicien ou quoi ?

Cameron cale un genou entre les omoplates de l'homme, tire ses bras en arrière, décroche les bracelets et les lui repasse. En serrant cette fois comme un malade.

– Fais-moi plaisir, halète-t-il. Refais-nous ton petit tour de passe-passe avec les menottes.

L'autre se contente de grimacer de douleur tandis que ses poignets blanchissent sous la pression du métal. Cameron lève les yeux.

– Connie, qu'est-ce que vous faites ?

Mon assistante s'immobilise, combiné téléphonique en l'air.

– Je n'appelle pas le 911 ?

– Sûrement pas.

– Mais...

– J'ai dit non. Pas besoin de renfort, je contrôle la situation.

Connie m'interroge du regard. J'acquiesce. Elle raccroche.

À son expression, je comprends que je n'ai pas fini de l'entendre lorsque le policier sera reparti.

Cole fourre sa chemise dans son pantalon, se relève puis redresse le type d'un geste sec. Il récupère imper, portefeuille et objets personnels puis entraîne le gars vers la sortie. Ils redescendent les marches jusqu'à la Crown Vic. Cameron plaque une main sur sa nuque et le pousse à l'intérieur de l'habitacle avant de pivoter vers moi.

– Désolé pour, euh... le bordel. Enfin tout ça.

Je ne sais pas quoi répondre. En dehors de la table renversée et du matériel fichu, rien n'est brisé – à part mon orgueil, peut-être.

– On se voit demain ? ajoute-t-il.

- Hmm.
- Je peux compter sur ta discrétion ?
- Hmmmm.

Il grimpe derrière le volant. La voiture démarre, puis Cole ralentit à ma hauteur et baisse sa vitre.

- Wolverine appelle Cyclope, dit-il. Tu me reçois, Cyclope ? Une blague vieille de trente ans.
- Cinq sur cinq, Wolverine.
- Les X-Men se serrent les coudes, pas vrai ?
- Ils se serrent les coudes.
- Je rentre à la base.
- OK.

Il sourit, puis s'éloigne sur la route avec son prisonnier.

Je referme la porte et me laisse tomber dans un fauteuil.

Connie n'a pas eu le temps de rentrer les coordonnées du patient dans l'ordinateur. On ne sait rien de son identité. Si quelqu'un nous demande des comptes – et je ne parle même pas d'une éventuelle procédure de justice – on risque de se retrouver dans le pétrin jusqu'au cou.

Connie croise les bras sur sa poitrine et m'adresse un regard propre à pulvériser un tank.

- Oh, ça va ! fais-je en soupirant.

Une demi-heure s'est écoulée. J'ai aidé Connie à mettre de l'ordre, redressé la table et tiré un drap de papier propre sur la banquette. Elle a nettoyé le sol sans dire un mot.

Le silence sépulcral.

Bon. Je sais qu'elle désapprouve mon attitude. Cameron Cole a beau être mon ami d'enfance, le quasi grand frère que je n'ai jamais eu, tout le monde sait qu'il est brutal.

J'observe le décor. C'est nickel, on dirait qu'il ne s'est rien passé.

Je pose une fesse sur un coin du bureau et me palpe le dos.

J'espère que ces petites acrobaties ne vont pas m'occasionner un tour de reins. Ce n'est pas mon point fort, et je n'ai pas intérêt à me retrouver coincé avec tout le boulot que je suis censé abattre au cours des prochains mois. Cette consultation de nuit est vraiment un pari.

Je songe à sortir fumer une cigarette sur le parking. L'air doit être bon et parfumé après une averse pareille. Si ça se trouve, quelques patients vont trouver la force de venir et je n'aurai pas totalement perdu la nuit.

C'est là que je le remarque.

Petit, compact, d'un rouge criard et incrusté de paillettes. Chic et indéniablement féminin. Il a dû rouler sous le comptoir pendant la bagarre.

Je me baisse pour le prendre en main et le manipule. Certainement pas le modèle qu'on vous offre dans les publicités du style « Abonnez-vous chez nous, on vous offre deux téléphones portables pour le prix d'un ! ».

– C'est votre combiné ? je m'enquiers auprès de Connie.

Mais je connais déjà la réponse : le sien est un modèle on ne peut plus basique. Elle lève les yeux au ciel comme si je venais d'énoncer une ânerie intégrale.

Je contemple à nouveau l'appareil. Il est allumé. J'envisage de téléphoner à Cameron pour le prévenir que Monsieur Tout-Nu a oublié son gadget chez moi. Mais je n'en ai pas le temps, parce que le cellulaire se met soudain à sonner dans ma main.

Je sursaute.

Une seconde s'écoule. La sonnerie, encore. Le cadran affiche « numéro masqué ».

Zut. Je fais quoi ?

Nouvelle sonnerie. J'hésite, puis je la commets.

L'erreur la plus stupide, la plus imparable de toute ma vie.

Je décroche.